

# -la présente-

Automne 2009

## *Bulletin de correspondance de chercheurs soucieux*

Le monde doit être romantisé. C'est ainsi que l'on retrouvera le sens originel. Romantiser n'est qu'une potentialisation qualitative. Le soi inférieur en cette opération est identique à un soi meilleur. Nous sommes nous-mêmes une telle série de puissances qualitatives. Cette opération est encore totalement inconnue. Lorsque je donne à l'ordinaire un sens élevé, au commun un aspect mystérieux, au connu la dignité de l'inconnue, au fini l'apparence de l'infini, alors je le romantise – L'opération s'inverse pour le plus haut, l'inconnu, le mystique, l'infini – elle est logarithmée par cette liaison – Elle reçoit une expression courante. Philosophie romantique. Lingua romana. Alternance d'élévation et d'abaissement.

**-NOVALIS-**

Comment exprimer ce doute profond qui m'anime ? Comment le partager ? Dois-je le partager ? Mais est-ce normal au fond de douter de tout, parfois en un instant ? Qu'est-ce qui est sûr ? Qu'est-ce qui peut me guider ? Une base, un socle, une certitude. Suis-je malade ou normal ? Y a-t-il un sens à tout ? Pourquoi est-ce que je travaille ? Pourquoi est-ce que je vis ? Quelques plaisirs... parfois quelques désirs. Des envies, pressantes. Mais au fond, quoi ? Un vide ?

Si par hasard...

Si par hasard, vous tombez sur ce journal... Sachez-le, il rassemble des écrits d'une poignée d'hommes, de jeunes hommes et femmes. Il est leur bulletin d'expression, de recherche et d'échange. Chaque article est à la responsabilité de son auteur. Ce journal n'est pas destiné à la vente. Il est publié à un tout petit nombre d'exemplaires.

Il y a un moyen de résoudre l'énigme humaine, ce moyen n'est pas miracle, il est travail, travail intérieur, nous ne pouvons pas avancer sans connaissance de nous même, sinon nous n'avançons pas ensemble, moi et moi. Tout est possible, tout est réalisable, si notre activité de recherche personnelle est en marche. Jose.

### SOMMAIRE

Rubrique première.....Arrivisme Social  
Rubrique seconde.....Rencontres Historiques  
Rubrique troisième.....Philosopher

# LA VÉRITÉ POUR LA VÉRITÉ

Jonas Lismont

**« Cette vieille erreur qu'il n'y a de parfaitement vrai que ce qui est prouvé, et que toute vérité repose sur une preuve, quand au contraire, toute preuve s'appuie sur une vérité indémontrée. »  
(Arthur Schopenhauer)**

**E**n observant la pensée humaine telle qu'elle s'est développée, on remarque rapidement que la recherche de la vérité y joue un rôle majeur. Le développement de la méthode scientifique a permis de surmonter étape par étape les contingences de la vie humaine et de tout ce qu'elle implique (passions, intérêts particuliers, étroitesse de vue) pour finalement arriver à une certaine perfection : seul le résultat qui découle d'une expérimentation pouvant être reproduite en série par quiconque



est considéré comme valable. La certitude que ce résultat n'est pas influencé par un état subjectif de l'expérimentateur semble acquise de ce fait. Sans avoir à définir la vérité de façon exhaustive, nous voyons qu'avec cette conception de la science, le résultat participe de la vérité seulement lorsqu'il est objectif, c'est-à-dire détaché de toute subjectivité.

Revenons cependant un instant sur cette condition d'existence de la vérité. La vérité nous semble à portée de main grâce à cette méthode objective d'expérimentation. Nous pouvons l'atteindre. Mais au fond, qu'est-ce qui nous y pousse ? Pourquoi rechercher cette vérité si nous la concevons précisément comme ce qui est détaché de nous (« objectif ») ? Posons la question très clairement pour faire apparaître le problème : *quels sont les motifs existentiels capables de pousser l'homme à tout mettre en œuvre pour tenter d'entrer en contact avec une chose qui ne l'affecte aucunement ?*

On pourrait être tenté de voir là un faux problème : la connaissance de la vérité affecte l'homme puisqu'il en tire un grand nombre de bénéfices : applications pratiques, réalisations techniques, connaissances utiles pour tenter de prévoir l'avenir etc. Mais ces qualités que l'on attribue à la vérité (qu'on peut regrouper sous le terme d'utilité) sont en fait accidentelles : elles ne pourront pas être retenues dans la définition de la vérité. On ne pourrait en effet pas concevoir une définition stricte de la vérité contenant une caractéristique telle que : « elle est utile à l'homme ». Si le scientifique ne recherchait que la possibilité d'appliquer le savoir et d'en tirer profit pour l'humanité, on ne pourrait le distinguer du technicien. Contrairement à ce dernier, le scientifique se contente de rechercher ce qu'on peut appeler "la vérité pour la vérité". C'est cette vérité qu'il va poursuivre le plus loin possible. Et c'est précisément *la poursuite* de cette vérité que nous questionnons ici.

En présentant la recherche scientifique pure comme recherche de la vérité pour la vérité, il peut sembler qu'un aspect important de cette recherche est laissé dans l'ombre. En effet, quels peuvent en être les motifs profonds ? Si la vérité se révélait être une entité objective et absolue, c'est-à-dire coupée de moi-même qui ne peux sortir de ma subjectivité, comment les motivations qui sont à la base de ma démarche pourraient-elles me lier à ce but ? La vérité étant l'objet de tant de recherches humaines dont l'acharnement n'a d'égal que la satisfaction du chercheur qui touche au but, il apparaît comme nécessaire que l'homme soit d'une manière ou d'une autre relié de façon existentielle à elle. On peut comprendre qu'il cherche à travers elle à réaliser un acte qui a un sens profond, intimement lié au caractère humain du chercheur. La vérité ne peut pas être définie comme purement objective et coupée de l'homme, comme ayant une valeur en soi et pour soi.



Nous pouvons dès lors conclure que l'homme a un intérêt (encore indéfini) dans cette recherche. S'il recherche la vérité pour la vérité, c'est aussi pour lui-même qu'il la recherche. Cette contradiction apparente (c'est pour la vérité seulement mais aussi pour lui qu'il recherche) appelle une redéfinition de la vérité. Celle-ci ne peut pas être quelque chose de purement extérieur à l'homme. Et de fait, on peut aisément observer que pour exister, elle doit être recherchée par l'homme. La vérité n'existe pas au même titre qu'une pierre ou un arbre, elle n'apparaît que dans l'acte vivant de la pensée, précisément dans l'acte que la science croit souvent devoir ignorer et dont on cherche habituellement à stériliser la vie. Cette vie est cependant une condition nécessaire à l'apparition d'un instant de vérité. La recherche de la vérité pour la vérité conserve son sens, il ne faut cependant pas manquer de la replacer dans son cadre concret d'apparition qu'est la pensée humaine. Même si il n'en n'est pas toujours conscient, c'est dans cette vie que le scientifique trouve en fait le sens profond de sa démarche.

Le mensonge règne, la vérité est écarté, Iran, comment soigner la planète ? Qu'est-ce qui est « bien » ? Qu'est-ce qui est « mal » ? Qui est-ce qui est gentil ? Qui est-ce qui est méchant ? Jose.



## Arrivisme Social

Un espace, surtout de l'espace... on manque cruellement d'air. Et on se demande pourquoi ça ne va pas. Des espaces. Sans espaces, je ne donne pas cher de l'humanité dans les ans à venir.

### MANQUE

*Joseph Defèche*

**P**our tout être vivant – homme - du début à la fin de sa vie, on ne trouvera pas de clefs, de résolutions autrement qu'en faisant apparaître un endroit où la parole est libre, où, par magie on est amené à voir des images, à dire le vécu qui sommeille en nous. Cela n'est pas une chose simple : il faut une oreille immense qui plus-qu'écoute et qui fait parler les muets. Tendre l'oreille, c'était déjà quelque chose, prêter attention, écouter et comprendre les raisons. Mais là, c'est l'oreille spirituelle qui doit veiller et guider la conversation, l'échange.

Je crois qu'il est temps. On a trop mis de côté, laissé passer, « l'homme est trop compliqué », « avec l'âge, ça passera ! » Le mal non résolu, non regardé, non pris en charge ne s'efface pas, ne passe pas, il s'établit comme une bombe à retardement. Et on s'étonne des attentats suicides, mais de nos jours, tout homme est un terroriste potentiel, tout homme a une bombe qui fait tic-tac dans sa poitrine. Cela déraile à tout moment. Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'un lycéen allemand de 17 ans tue 16 élèves et enseignants au pistolet-mitrailleur, en un instant, au beau milieu de son établissement, et se donne la mort ensuite ? Est-ce normal ?

Oui, c'est normal.

Comment peut-il en être autrement...

Questions brûlantes.

Nous sommes nous déjà posé la question « Qu'est-ce que je fais là ? Qui suis-je ? Qu'est-ce que la mort ? » Ces

questions qui sont au cœur de l'humanité, qui font qu'un homme se retrouve en d'autres hommes. Si des enfants tuent et se donnent la mort, c'est parce que nous, adultes, ne nous posons plus assez ces questions, parce que nous, pédagogues, ne souffrons plus assez ces énigmes, parce que nous n'osons plus en parler à nous même et aux autres, acceptant le mutisme, maladie de l'époque, qui fait que 17 ans, pour un jeune homme, c'est déjà trop tard pour se rendre compte. On forme des terroristes, tout terroriste que nous sommes envers nous-même, et on s'étonne de ces « horreurs ».

Aucun homme n'a le droit de parler, de prendre la parole, de s'exprimer comme s'il n'était pas terroriste, comme s'il n'était pas ce jeune homme qui a tué ses confrères. Si les hommes osent parler en ne sentant pas cette envie de tuer ses confrères (comme le jeune homme), en ne la comprenant pas, ils ne peuvent pas comprendre l'humanité, ils ne font qu'aggraver la situation et le terrorisme s'amplifie par leur faute. C'est un devoir de tout à fait comprendre intérieurement, en son cœur, ce qui se passe à son époque, ces « faits divers », de voir que c'est nous même, c'est en nous que cela se passe... À partir de ce sentiment, de cette réalité de nous-même, l'espace naît.

Encore une fois, la tâche n'est pas simple.

N'ayons plus peur.

S'il faut poser les stylos, ranger les calculatrices, fermer les vannes du « savoir » un instant, osons nous arrêter, laisser retentir le cri des jeunes dans l'espace. Arrêtons nous pour l'éternité tant que l'écho de ce cri ne leur sera pas revenu à l'oreille et que le début d'une compréhension ne s'allume en eux-même, en nos cœurs. Car avant ce moment, tout savoir, toute connaissance resteront morts, sans issue, un réservoir à détrit, à côté de l'homme. Et en ce cas, de quoi l'âme assoiffée se satisferait-elle ?

# QUI SUIS-JE ?

*Tristan Chaudon*

**P**our lancer une entreprise comme celle de Carminem, il faut ressentir les profondes contradictions qui habitent son être. Il faut ressentir ce qui du lointain en moi, m'appelle vers moi-même. Il faut vivre les multiples dimensions qui m'habitent et pressentir le potentiel d'intensité d'être qui vit en moi.

Ai-je peur d'être ? Ai-je peur d'être qui je suis ? Qui suis-je ?

Je suis habitant de la terre, enfant d'une époque. Et pourtant je suis étranger, venu d'ailleurs...

Je vis dans un corps, amas de matière dressée, vivante, parcourue de flux, de tensions, de chaleur qui semble m'appartenir et m'obéir et pourtant qui n'est pas moi.

J'ai été façonné par une civilisation chrétienne occidentale qui m'a lissé, poli, éduqué, ennobli... comme un caillou est érodé, pendant des siècles sur la rive de l'océan. Pourtant je ressens que quelqu'un d'autre vit en moi...

Je suis fils de l'époque moderne. Elle a renversé les vérités de la religion et la prison des traditions. Elle a voulu respirer le grand air de la liberté. Puis elle s'est engluée dans les idéologies, les idéologies d'État. L'idéal s'est figé dans l'idée. Je suis moi-même prisonnier de l'idée.

Et pourtant je ressens parfois en moi un souffle d'air, un vent de force, une vacillante expérience d'être... Qu'est-ce ? Serais-je autre que ce qui m'a construit ? Qu'y a-t-il derrière l'idée ?

L'idée est descendue dans la matière. La déception de l'idée, de la pensée a conduit à l'attrait de la consommation, de la technologie, du sentiment d'être par l'avoir et par la représentation.

Je suis de cette époque nouvelle où le confort social pénalise l'effort individuel, où la télévision distille la passivité, où les systèmes d'assistance sociale et de salariat génèrent le « végétèment ».

Je suis moi-même empêtré dans l'attrait de la technologie, la consommation du corps et de l'image, l'endormissement de moi-même, la faiblesse d'être...

Je suis mon corps, ma civilisation, mon époque, mes idées, mes désirs et je suis insatisfait de ce qu'ils sont, de ce qu'ils me donnent, je suis insatisfait de moi-même. Serait-ce cette insatisfaction qui me fait ressentir autre ?

Je ressens qu'au-delà de la croyance, au-delà de l'idée et de la matière, au fond de moi-même se terre quelqu'un qui aspire à être, à aimer, à comprendre, à vivre, comme jamais j'ai pu être, comprendre, aimer, vivre auparavant. Un être qui attend patiemment que je lui accorde de l'importance. Qui parfois donne des signes d'impatience et parfois semble s'absenter...

Je n'aurais jamais pensé que je m'attendais.

## **QU'EST-CE QUE LA SECTION DES JEUNES ?**

Le partage et l'échange de ce vécu contradictoire avec

d'autres personnes expérimentant des vécus similaires est à l'origine de la formation d'un groupe. Comprendre que ce vécu n'est pas un vécu isolé mais qu'il a lieu chez d'autres, sous d'autres formes mais semblable dans sa structure, qu'il constitue une forme d'expérience ayant un caractère objectif, est à la base de l'impulsion de ce groupe.

Le besoin de se rencontrer, d'échanger sur ces réflexions d'observation de soi, d'affiner sa perception, de renforcer sa conscience est le fondement qui unit le groupe.

Après quelques tentatives en France, l'impulsion est née au Foyer Michaël en 2003, lorsqu'un groupe de jeunes habités par de telles préoccupations a voulu créer un espace pour accueillir des initiatives. A travers la rencontre, il s'agissait de faire confluer les volontés, de porter des projets visant à approfondir la recherche de soi et de l'autre dans un esprit ouvert, dénué de préjugé.

Cet état d'esprit est la base de la recherche anthroposophique initié par Rudolf Steiner qui a fondé l'école de Science de l'Esprit en 1923 et particulièrement la Section pour la jeunesse en 1924 destinée à rendre possible de tels projets de rencontres entre les jeunes et leurs expériences intimes ainsi qu'avec les autres générations.

Depuis, des rencontres ont eu lieu à échelle nationale ou locale. Des groupes de travail à caractère social, d'action ou d'études, se sont formés .

2004 : « L'enfer, c'est les autres » à Verrières-le-Buisson

2007 : « L'humour cosmique » à Saint-Pierre (Drôme)

2008 : « Quand le son fait sens » à Cluny (Bourgogne)

L'engagement des différentes personnes dans ce travail et la qualité des relations qui vivaient entre elles a pu être qualifié de « section des Jeunes » ou « Section pour la jeunesse ». Cela constitue une partie de ce qui peut vivre comme expression de la recherche anthroposophique.

## **CARMINEM ?**

Aujourd'hui, ce travail s'est doté d'un outil destiné à soutenir et favoriser les initiatives allant dans ce sens et réalisées par et pour la tranche d'âge 18-35 ans, quand les questions fondamentales de l'existence se font les plus urgentes.

Carminem est une association loi 1901, dont le siège est situé au Foyer Michaël. Son objectif est de favoriser et soutenir des initiatives à caractère social, de jeunes entre 18 et 35 ans, visant à approfondir la recherche anthroposophique sous toutes les formes possibles. Cette association cultive un lien avec la Section pour la Jeunesse au Goetheanum à Dornach et avec la société anthroposophique en France.

Toute personne jeune qui ressent en elle cette aspiration vers soi, cette insatisfaction de soi et ces appels vers l'autre en soi est invitée à participer aux activités et rencontres proposées par l'association ou à lancer elle-même un projet, une initiative qui lui semble nécessaire. Il existe aussi de nombreux besoins : améliorer les outils d'informations et de communication, créer un groupe de traducteurs allemand/anglais. Proposer son aide pour la réalisation de rencontre comme celle qui devrait avoir lieu cet été.

Louis Defèche

## LE GRAND MENSONGE

**L**a crise. On ne parle que de cela. Crise économique. Crise... Le « système » mondial, dans son ensemble, souffrirait d'une grave crise. Nous en serions les victimes. Effectivement, pour un nombre croissant d'être humains, il devient de plus en plus difficile, voire impossible de travailler et de vivre. Cette crise aurait plusieurs origines : des individus voyous ayant profité du « système », ou encore de mauvais choix politiques, ou bien la fin d'un « système » capitaliste dépassé, ou même tout simplement un destin malheureux... Les citoyens, eux, seraient les victimes innocentes. Certains s'irritent, manifestent, se révoltent, mais sans grands résultats.

Cette façon de comprendre la situation actuelle est absolument erronée. Accepter l'idée que les citoyens soient victimes, c'est aussi les reconnaître impuissants. C'est reconnaître qu'ils n'ont eu et n'ont toujours aucun pouvoir sur le déroulement des choses. Rien n'est plus faux. Beaucoup aiment à se complaire dans cette conception d'un peuple opprimé par des pouvoirs politiques, économiques, ou même « occultes », qui seraient responsables de la situation actuelle. Cette conception n'est qu'une manière de fuir ses responsabilités. C'est une conception qui, de ce point de vue, n'a pour seul effet que de justifier la continuation d'une réalité dépassée, obsolète. Elle permet à tout un chacun de se croire victime innocente, non responsable du destin de l'humanité. Cette passivité tacite, cette impuissance admise semble aujourd'hui omniprésente. Le peuple n'y est pour rien. Il existerait quelque part des « méchants » responsables de nos maux.

Si le soi-disant « système » est tel qu'il est (ou semble être), c'est que les hommes le font vivre. Peut-être que certains semblent avoir plus de pouvoir que d'autres, mais il suffit d'approfondir cette idée de « pouvoir » pour s'apercevoir qu'il ne repose que sur les millions d'êtres humains qui vivent et travaillent en se conformant à ce que nous appelons le « système ». Arrêtons nous un instant sur ce concept de « système ». Qu'évoque-t-il ? Que sous-entend-il ? Qualifier de « système » la réalité économique, ou même la réalité tout court, qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce pertinent ? Existe-t-il vraiment ce « système » qui semble une évidence pour tout le monde ? Laissons la question ouverte, mais remplaçons le mot « système » par un autre mot pour la suite de notre considération, juste pour voir, et choisissons le mot « monde ». Ce « monde » tel qu'il est devenu, chacun en est responsable, même s'il n'en est pas conscient, il en est bien ainsi. Chacun a le pouvoir de choisir ce qu'il fait de sa vie, de son argent, de son corps, et surtout sa façon d'agir au sein de la société par le travail. Mais là où tout prend naissance, c'est dans ce pouvoir bien particulier dont est doué l'homme par essence : la pouvoir de sa

faculté de penser. Cette faculté « supérieure » de l'être humain qu'est la pensée, à quoi l'utilise-t-on ? Comment l'utilise-t-on ?

Ce qui vient d'être esquissé repose sur une appréhension particulière de la faculté de penser, cette faculté qui paraît de si peu de poids face au gigantisme des pouvoirs économiques, des machines de guerre, de l'industrie, etc. Essayons en quelques mots de proposer des amorces de compréhension concernant cette faculté de penser et les métamorphoses qu'elle provoque lorsqu'elle est développée. Nous nous exprimerons sous une forme quelque peu lapidaire. Il ne s'agit pas de présenter quelque chose d'achevé, mais de lancer quelques propositions stimulant la réflexion.

## LES FACULTÉS SUPÉRIEURES DE L'ÊTRE HUMAIN

Au moment où l'objet de ma connaissance est une réalité non-morte, c'est à dire en devenir, mobile, changeante : vivante, alors mon acte-connaissant ne peut trouver de repos là où il se reposait auparavant lors de la connaissance d'une chose morte, finie, fixée. Cette différence essentielle concernant l'acte-connaissant, qui devient réellement « activité connaissante », est un retournement total. Le sujet connaissant est appelé à une activité constante (comprenant « mobilité » en son essence). De là découlent certains faits qui caractérisent une nouvelle disposition d'âme naissante dans l'humanité.

Cette nouvelle forme de l'acte (ou activité) de connaissance doit peu à peu trouver un point d'appui nouveau où reposer. Ce point d'appui ne se trouvera plus à l'extérieur du sujet connaissant, mais à l'intérieur, en tant que base, ou organe psychique, constituant nouveau du sujet lui-même. Le sujet connaissant se dote donc progressivement d'un constituant nouveau qui est à la fois sa création propre, mais aussi création obéissant aux nécessités (lois) du monde.

C'est ce nouveau point d'appui qui permet par ailleurs à cette activité connaissante de rester mobile, active. Ici, nous avons donc une activité psycho-spirituelle constante au sein de l'organisme « sujet connaissant ». Cette activité, désormais constituante du sujet, peut aussi être qualifiée de « force » (de type rayonnement). Cette force de nature psycho-spirituelle devient donc une manifestation caractéristique de la nouvelle disposition d'âme que doit développer l'humanité pour devenir connaissante du vivant, c'est à dire du réel. La présence de cette « force psycho-spirituelle » au sein du sujet connaissant occasionne un bouleversement du rapport sujet/objet (subjectivité/objectivité), un bouleversement du rapport homme/monde.

Un constituant nouveau et une force nouvelle sont en naissance dans l'homme. Cette naissance provoque un changement profond du rapport de l'homme au monde du point de vue moral. Il correspondent au moment où l'homme passe du statut de victime à celui de responsable du monde. Simultanément, l'homme passe de la position de spectateur à celle de créateur du monde. Cela est possible par le fait que l'homme sait dès lors qu'il ne fonde plus sa



vie sur une réalité extérieure agonisante, périssable, morte, qui lui est étrangère, mais qu'il la fonde sur une réalité intérieure neuve, vivante et impérissable, qui est identique à lui-même.

extérieur>intérieur	intérieur>extérieur
système	monde
victime	responsable
spectateur	créateur
périssable	impérissable

Ce qui est déterminant, c'est le potentiel d'avenir, la

## Pensées volages sur une native entreprise...

*Paolina Reubke*

**A** quoi bon écrire, lorsque le génie d'une langue n'est pas nécessairement des dispositions d'un individu, lorsque de simples personnages n'accorderont de leur attention non pas à rendre ces drames et ces combats par de récits dont l'art est à l'âme une simple et profonde vibration, qui affectent par des voix invisibles les souterrains de l'homme, pourtant considèrent sérieusement ces quelques images, représentations parfois inaudibles, inaccessibles presque, par lesquelles vers une semblable volonté ils convergent...

Sans jouer de prétention ni d'artifices, quiconque est invité non seulement à témoigner de lui-même par le jeu de quelques phrases mais aussi à participer avec conscience et rendre compte d'un espace invisible qui parle déjà d'un langage pénétrant, inquiétant parfois, dont souvent seul le vestige du royaume nous apparaît à la lisière de notre inconscience.

Témoigner de sa présence adonnée et appliquée aux voix qui raisonnent en ce mystérieux village, donner visibilité aux accords qui peuvent sonner désagréables à une oreille qui ne s'autorise le recul suffisant pour l'écouter,

pérennité de la substance sur laquelle nous souhaitons fonder notre vie et notre monde. Quelque chose de périssable, même s'il est extérieurement gigantesque, périra. Quelque chose d'impérissable, même s'il est extérieurement discret, vivra. Si nous portons notre regard du point de vue de l'avenir sur la réalité actuelle, alors les proportions vacillent, et beaucoup de choses apparemment surpuissantes deviennent insignifiantes, et d'autres, presque invisibles, deviennent absolument fondatrices et déterminantes.

en ce lieu d'attention, et dans l'horizon d'autrui, il se cèle avec des propos invisibles une union dans laquelle chacun peut s'impliquer dans sa patience, considérant à propos une œuvre dont chaque infime partie est une élaboration divine, autant pour les sens que pour l'esprit.

Parce qu'autrui est au bout de l'initiative, et parce que c'est en le sachant, en écrivant pour lui que je participe scripturalement à une symphonie dont chaque style est de l'esthétique apparente, la contribution de chacun n'est pas seulement tolérée mais attendue.

Qu'est donc cette forme qui se montre sinon le climat qui vit et s'est transmis jusqu'à nous, par la permanente variation d'un thermomètre générationnel ? Et pourtant, vaines sont les indications qui demeurent au regard de vagues et éphémères déplacement sur une ligne verticale, hermétique aux sens..

Nous apprenons par de vivantes initiatives ce qui est notre berceau et par notre geste, accordons de le devenir à notre tour, ce foyer, sans prétendre être son unique expression, mais un processus de reliance en participant de notre volonté en synergie d'une initiative sans âge.

Chaque contribution serait du climat ambiant, et les précieux témoignages un outil par lequel certaines qualités ne parlent plus que pour l'individu isolé, mais pour une communauté. En cernant ce caractère, notre entreprise se saura véhiculer l'information dont elle a besoin pour grandir, portant à la lumière des consciences les qualités particulières des individus qui se reconnaissent dans un même travail.

## Rencontre:

31 janvier-1er février 2009

Jardin Eglantine Paris

par Jonas Lismont

**O**rganisée suite à l'impulsion de quelques membres du groupe E.V.E.I.L (Effort Vers l'Esprit Individuel Libre), cette rencontre avait pour objectif de rassembler des jeunes personnes qui cultivent une recherche anthroposophique en France. Les réflexions menées par diverses personnes à travers le pays depuis quelques années sur ce que pouvait être une « section pour la jeunesse », sur la façon dont les liens pouvaient être cultivés entre les jeunes en France, semblaient rendre nécessaire une telle réunion. Elle a pu se dérouler à Paris le samedi 31 janvier 2009 à partir de 14h00

jusqu'au lendemain dimanche 1er février vers 15h00 dans les locaux prêtés par le Jardin d'enfants Eglantine dans le 14e arrondissement. Les 19 participants sont venus de Provence, de l'Aude, de Colmar (Alsace), du Foyer Michaël (Allier) et de Paris.

Durant la présentation des nombreuses initiatives liées à la recherche anthroposophique auxquelles étaient liés les participants, on a pu voir que les attentes étaient diverses. Les échanges (en groupes réduits ou avec tous les participants) ont fait émerger plusieurs thèmes : ce qui rend une rencontre vivante, la manière dont on peut travailler en groupe, la valeur du travail et de la recherche anthroposophique lorsqu'elle est menée avec d'autres personnes, l'objet de ce type de travail, la place centrale que l'étude de la Philosophie de la liberté y trouve ou encore la question de savoir ce que c'est qu'« être jeune ». La matinée du dimanche a été principalement consacrée à échanger sur la façon dont pouvaient cohabiter et éventuellement se coordonner les différentes initiatives auxquelles étaient liés les participants. Plusieurs points de vue ont pu être exprimés sur cette question. Ils se situaient entre deux polarités : celle qui préconise une concertation pour les initiatives qui doivent toucher « les jeunes en France » et celle qui met l'accent sur l'initiative individuelle, proposée en tant que telle à ceux qui s'y intéressent. Finalement, deux possibilités pour renforcer la communication ont émergé : d'une part la création (ou l'amélioration) d'une « plateforme » d'échange neutre (site internet) où chacun pourrait se reconnaître, d'autre part de rendre plus fréquent ce type de rencontre, où un thème d'échange pourrait être choisi. Un premier rendez-vous a été pris au Foyer Michaël pour le week-end de la Pentecôte (30-31 mai), avec le thème « Qu'est-ce qui vit en nous et nous permet d'être des individus libres et créateurs ? ».

## Rencontres Historiques

[...] c'est un nouveau compagnon de route que voici, m'invitant au delà de quelques savoirs, par delà les livres.

### IMPRESSION DE RENCONTRE

SEPTEMBRE 2008

Paolina Reubke



Cette première rencontre avec Emmanuel Levinas est arrivée, une première fois, de façon impersonnelle, par des lectures conseillées, lorsque je travaillais sur le thème de l'individualité au second semestre. Saisie aussitôt par la thématique du regard face au regard et de cette indicible et insupportable substance qui se crée par cette toujours originelle alchimie, je le pris en affection. Immédiate affection, car en moi, c'est ce qui était humain qui était concerné et ce qui défilait sous mes yeux en lettre dactylographiée se présentait, s'enchaînait sensiblement : *Liberté et commandement* ; devant ce livre, c'est un regard imaginaire, un regard archétypal, ou bien même le seul regard qui sous-tend chacun particulièrement qui me faisait face. IL se représentait comme la synthèse de chaque regard jamais croisé, les revisitant tous en un seul.

Première rencontre, natives sensations qui déjà dilatent les pores à de nouvelles et profondes impressions : celles de la reconnaissance du mystère de l'humain en l'homme à la croisé des regards. Mais dans l'œuvre de Levinas ce tout petit écrit ne représente qu'un complément sur l'insoutenable expérience de la guerre où le pouvoir, l'autorité de l'autre m'affranchit de toute violence envers lui pour peu que se ne soit pas le bariolé de son uniforme mais le mystère de son regard qui me pénètre.

Si j'eus l'occasion d'échanger sur ce nouvel mais naïf intérêt, je ne l'ai revisité, une deuxième fois, qu'après certaines sollicitations. En effet, si quelque chose saisit chez Levinas, un certain concentré, une charge puissante et presque explosive semble teinter ses phrases, ses mots, ses concepts, et leurs liaisons complexes rendent sa lecture de prime abord nécessairement lourde de la

possibilité de la subjectivation des propos si le tout Levinas dans ses références précises n'est pas connu. Dangereux plaisir, le lecteur s'abandonne non sans satisfaction à broder de relativisme ces mots trop proche d'une réalité qui le concerne. Dangereuse expérience aussi de se suffire à cette satisfaction sans interroger le problème retrouvé, mais en donnant à son existence, dès lors, une valeur que lui confère l'extérieur, le livre. Grossit d'être le nouveau sujet de sa propre lecture, les pores cependant, qui c'étaient ouverts, se referment sur eux-mêmes, comme de nombreuses bulles vides dans les frontières de notre cerveau.

Après plusieurs lectures, je m'aperçois de la difficulté suscitée par la lecture même : comment me comporter, quelle rigueur et méthode adopter face à ces complexes de mots parfois si simples et proches, d'autres fois si lourdement savants ? Dans mon rapport au livre, est-il trop prétentieux de vouloir ne pervertir de mon expérience ni la réflexion de l'auteur, ni ma propre expérience de ces références aux nouveaux et nourrissants concepts ?

Si je considère un instant deux œuvres majeurs de Emmanuel Levinas, *Autrement qu'être, ou au-delà de l'essence*, et *Totalité et infini*, sans prétendre les avoir véritablement approfondies, je peux cependant observer l'impression laissée après ces lectures sans fausser la pensée de Levinas, mais en contournant et laissant parler ce qui dans mon rapport au livre s'est imprimé en moi et dont je peux honnêtement témoigner. Après la lecture de *Liberté et commandement*, où chaque phrase résonne limpide et vivante car elle re-parcourt une expérience fondamentale trop vite oubliée et si peu interrogée, *Autrement qu'être, ou au-delà de l'essence*, suscite à sa lecture l'impression inverse, c'est-à-dire l'impossible dialogue entre le livre et moi-même. Chaque long mot n'est d'abord que lu, et les liaisons explicites et fréquentes, au lieu de préciser la direction de la présente réflexion, ne semble qu'être l'ingrédient pour une ultime confusion. En tant que lectrice, je me suis ainsi sentie contrainte dans un premier temps à m'arrêter devant une expression vide, devant les sons d'un concept sans que leur lien ni leur place ne me renseigne sur leur sens ; ainsi arrêtée au seuil de l'intelligible, chaque mot n'est



qu'une intensification du brouillard dans lequel est momentanément l'esprit. Frustrée, je me départis dans cette humidité, dans cette ambiance uniforme qui semble me confronter fatalement à ma propre ignorance : ni le mot, ni le sens n'est donné, que perçu l'espace immense qui me sépare d'une pensée.

Le dialogue sympathique s'établit à nouveau à la lecture de *Totalité et infini*. L'auteur semble y être le Doigt qui, parmi des expériences quotidiennes et des habitudes évoquées implicitement, pointe ce qu'il en est d'essentiel,



ce qui contient une charge ignorée à la conscience habituelle sous l'effet de la répétition de toujours semblables expériences. En observant la particularité d'une expérience sans lui coller un

sens abstrait, en les désignant simplement et de façon susceptible à en laisser entrevoir le mouvement et la profondeur, Emmanuel Levinas m'apparaît comme l'avocat d'une réalité imminente et qui pourtant sans cesse nous échappe et se perd.

Dans cette perspective, peut-être que l'œuvre de Levinas nous enjoint moins à sur-penser ce phénomène de l'altérité qu'à nous rendre présent et tangible presque, ces instants pourtant quotidiens où la conscience fait souvent défaut, à restituer à ces instants précieux leur puissance, leur natal élan dans l'ensemble des expériences

parcourues.

Ainsi, j'avais parfois la sensation quelque peu étrange que cette philosophie était davantage une pédagogie, un manuel de formation de l'Être, propédeutique indispensable à la philosophie : la pensée n'est interpellée que dans la mesure où elle se présente comme attention aux singuliers phénomènes de l'existence. Nous ne connaissons sur l'Autre rien de plus en parcourant l'œuvre de Levinas et nous ne serons pas davantage efficaces pour déchiffrer son mystère. Ce que la lecture engendre n'est que cette attention à l'impression que suscite l'autre en moi dans une présence mutuelle, fondement à partir duquel « *l'autre peut rester autre sans se convertir en même* ».

Trois livres, diverses impressions, l'auteur et moi-même. Est-ce un symptôme de sensations trop vite élaboré de prétendre qu'un seul Levinas suscite des impressions et des sentiments si différents ? D'une part, la frustration et la possibilité avouée de mes intimes déficiences et d'autre part, l'affection, la sympathie sans borne quant à la richesse de certaines expériences déjà visitées, c'est-à-dire également la potentialité qui s'exprime déjà par delà même l'ignorance que j'en ai. Mais un sentiment semble être pour l'autre comme fait pour me garder d'un intérêt trop instinctif à l'auteur et à ces réflexions ; le rapport se maintient dans une sobriété avouable, c'est un nouveau compagnon de route que voici, m'invitant au delà de quelques savoirs, par delà les livres.

## Espoir

*Lucien Defèche*



**« SI JE DÉROBE À MON HISTOIRE  
SA VÉRITÉ SA PAUVRETÉ  
C'EST DANS L'ESPOIR DE M'HABITUER  
JOUR APRÈS JOUR À MON ESPOIR. »  
RENÉ GUY CADOU**

Les choses sont forcément plus que ce qu'elles sont. Il est impossible qu'elles ne soient que "cela". Tout le monde le sait. Et Albert Camus (dans son *Caligula*) dira que le malheur des hommes vient de ce que le "monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable". Bien sûr, personne n'ira contester qu'une fourchette est une fourchette, qu'un arbre est un arbre ou encore qu'une crevette est une crevette. C'est la vérité. Et pourtant, il y a autre chose. La preuve en est qu'aucun homme (et avec lui tous ce qu'il y a d'humain dans le monde) n'a jamais pu se contenter de laisser simplement les choses être ce qu'elles sont. Au minimum, il les mange. Car l'homme possède en lui la certitude d'un "ailleurs". La certitude d'un "autrement" auquel rien de ce qui existe ne peut se comparer. Il n'y a qu'à bien regarder le premier homme venu pour s'en apercevoir : sa démarche indécise, toujours un peu "boiteuse" ; ses gestes tâtonnants, maladroits ; son visage qui interroge tout ; son expression fragile, qui ne sait pas à quoi s'en tenir ; sa parole jetée, échouée, mais sans cesse recommencée... toute sa personne est "hantée" et dérangée par quelque chose de secret, d'indicible ;

quelque chose qui le fait avancer, chercher, s'orienter, comme "un aveugle (...) le long du mur en pierre de l'éternité". Et c'est semble-t-il, cette chose que René Guy Cadou appelle "son espoir". Espoir démesuré auquel il espère "jour après jour s'habituer". Espoir pourtant, que rien ne pourra jamais satisfaire. Espoir qui s'annonce et grandit dans l'insatisfaction.

Et notez le bien : cette "vie cachée" des hommes n'est pas une chimère. Au contraire, elle est incroyablement réelle. A tel point qu'elle balaye tout sur son passage. Intouchable, elle dirige, elle explique toute chose. Tout se meut autour de cet "Absent" que l'on ne peut ni voir ni penser !

Étrangement, les Grecs de l'Antiquité ne percevaient pas les choses comme nous. Ils admiraient la créativité spontanée de la nature. Car pour eux, la nature n'hésite pas : elle réalise immédiatement sa volonté. Et les Grecs envient et recherchent ce geste "sans faille" de la nature. Plus leur activité s'approche de ce geste divin, plus elle leur apparaît parfaite. "L'art imite la nature" dira Aristote lui-même. L'absence d'orientation de la vie des hommes est alors ressentie comme une maladie, comme une défaillance propre à la nature humaine. C'est certainement ce sentiment de l'homme errant, "arraché" à la direction universelle et ignorant ce que lui prépare le Destin, qui est à l'origine de la représentation tragique de l'être humain.

Les Grecs ne se sont pas menti. De grâce, ne nous mentons pas non plus : cette tragédie de l'homme grec n'est plus la nôtre. Il semble même que la situation de l'homme ait changée du





tout au tout. Car les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Et Novalis constatera bien avant René Guy Cadou, que "(...) tous les sons produits par la nature sont âpres et sans esprit". La nature apparaît maintenant dans toute "sa vérité", dans toute "sa pauvreté". N'allons pas nous inventer des esprits ou une quelconque moralité là où ne règne en vérité que l'indifférence et l'absurdité de la mort. Regardons les choses en face : elles se sont cristallisées, fossilisées, tuées à la tâche. La fourchette accomplit imperturbablement son métier de fourchette, l'arbre son métier d'arbre, et la crevette son métier de crevette. Mais il n'y a rien de spirituel là-dedans ! tout est complètement éteint, figé, arrêté depuis longtemps. Qu'y a-t-il à espérer de ce monde terminé ? Nous nous trouvons aujourd'hui dans les vestiges d'un monde autrefois animé

## LE PRIX D'UNE LANGUE...

*Paolina Reubke*

**L**es différentes langues sont des matériaux sincères à partir desquels certaines expériences fondamentales suscitent chez celui qui les pratiquent des considérations bouleversantes. Parce qu'elles sont de véritables tuteurs, la connaissance qu'elles véhiculent ne renvoie pas seulement à la nature de ce qu'elles sont, mais à un véritable champ d'expérimentation qui sont évocateurs de l'Homme lui-même, mais aussi de ce qui l'anime dans son milieu de vie. Qu'est-ce qu'une langue ? L'organe même, aussi trivial soit-il à évoquer, grâce à lui, déjà nous imitons enfants, inconsciemment, certains sons et leurs attribuons le sens qu'on leur reconnaît par les réactions de notre entourage. Nous pouvons dire certes, que la nature est ainsi faite, que quand bien même un sens serait inhérent à une Langue, et qu'une cruche ne pourrait se nommer autrement que cruche, c'est cependant ce concept que nous attribuons à l'objet en question, parce que nous reconnaissons inconsciemment une cohérence, toute conventionnelle soit elle entre le mot exprimé et l'objet. Ainsi, l'enfant acquiert du vocabulaire sans plus d'effort ; et dans l'horizon d'avoir de son environnement une visibilité toujours accrue, il conquiert une langue d'expression. Sans s'interroger alors si une rose est effectivement une Rose, nous puisons dans notre bagage lexical le matériel qui devra aussi être l'outil pour nous fournir une marchandise plus ample. Pourtant, qu'advient-il lorsque de ce bagage nous nous suffisons du poids ? Dans celui-ci, diverses, de multiples appellations s'y côtoient, des représentations qui ont leurs pareils dans notre vie quotidienne. Comme si alors ce sac que nous portons sur nos épaules était tel, que c'est vers son poids, vers l'arrière, que nous déclinons ; alors que naturellement nous observons par l'orbite de nos yeux un monde féconds de mystères toujours renouvelé, nous marchons maintenant de l'avant, mais sur le dos un tel poids que nous ne pouvons plus regarder naïvement aux heures perdues l'environnement : combien est fort alors le désir d'alléger ce poids, et d'autre part, la connaissance du nombre infini de combinaisons

et vivant. Les choses ont visiblement mal tourné. Le monde n'est plus qu'un gigantesque cimetière. Que reste-t-il encore ? Que reste-t-il encore pour nous réjouir ? Que reste-t-il encore qui mérite que nous vivions ?

Un espoir ; très intime et plus réel que toute chose ; tellement proche de nous qu'il explique entièrement notre vie.

Au beau milieu de ce monde laissé à l'abandon, s'annonce les premiers signes d'un grand renouveau : Miraculeusement "dressé sur le hors-bord qui fourrage la nuit", l'être humain commence à s'exprimer et avec lui, on peut entendre murmurer l'univers entier ....

### **PEUT-ÊTRE BIEN**

**QUE TOUT AU BOUT DE CETTE VIE IL N'Y A RIEN  
QUE C'EST COMME LE DOS DU MUR DE L'HOSPICE  
DES DÉTRITUS**

**OU TROIS CENTES MÈTRES DE PRÉCIPICE**

**DANS LA GLAISE DU TEMPS DIFFICILE À MANIER**

**L'ÂME FAIT UN TOUT PETIT PEU DE FUMÉE**

**IL Y A L'HERBE L'OS BLANCHI ET LE VIEUX CASQUE**

**LA CINQUIÈME ROUE D'UNE DESTINÉE RESTÉE EN PANNE**

**DRESSÉ SUR LE HORS-BORD QUI FOURRAGE LA NUIT**

**IL RESTE MALGRÉ TOUT L'ESPOIR D'UNE AVENTURE**

**LE GOÛT SUR ET SALÉ D'UN MATIN DE PRINTEMPS**

**QUAND DANS LE SOUBRESAUT FÉLIN DE LA VOILURE**

**S'INSINUE LA CARESSE IMMÉDIATE DU VENT**

**ON EST PORTÉ PLUS LOIN QUE SON ÉPAULE MÊME**

**IMMÉRGÉ COMME UN BŒUF AU BEAU MILIEU DES EAUX**

**ON A SOUDAIN DU CARACTÈRE ET L'ON S'ÉLÈVE**

**MIRACULEUSEMENT À SON PROPRE NIVEAU.**

### **RENÉ GUY CADOU**

*(citations et poèmes puisées dans l'ouvrage:*

*"René Guy Cadou POESIE LA VIE ENTIÈRE")*

possible avec les parties contenant ! Mais poursuivons notre histoire. Que se passe-t-il alors, lorsque attiré vers notre charge, nous nous détournons de son équivalent réel ? Nous avons en notre possession un univers en soi, c'est-à-dire un bagage dont nous nous sommes acquis le droit de disposer à notre bon vouloir. Or, plutôt que le contempler tel qu'il se présente ou de travailler à sa fonction indicative d'une réalité qui doit pourtant sans cesse être à nouveau élaborée, nous travaillons autrement, convaincus d'être en présence d'une charge trop lourde et intrigante à la fois : n'est-ce pas inconsciente certitude qu'alors, dans la volonté d'oxygéner ce qui s'entasse, nous nous prenons au jeu de jongler, combiner, construire avec ces concepts ? Que ce monde soit confortable et offre le bien-être par excellence, voilà qu'il est aisé de constater ; nous assouvissons ce malin plaisir d'être maîtres en une demeure ; et que celle-ci tienne grâce à nous seul, voici quelque chose de remarquable. Or, ces divers concepts acquis au fil des âges, ne sont-ils pas, comme évoqués plus haut, eux-même donnés à l'enfant parce qu'il reconnaît de ces paires ou parents une réponse

«objectivée» à certains balbutiements qu'il émet ? Alors, les quelques mots étaient encore un outil pour connaître le monde. Mais dès lors qu'ils forment un monde en eux-mêmes, ils travaillent en univers clos, hermétiques à toute expérience possible et l'individu ne parvient qu'à s'émêcher sans relâche avec lui-même, construire dans ce monde des mondes, jusqu'à extraire du concept tout son sens initial, celui qu'il avait lorsqu'il était ce par quoi nous nous sentions reconnus comme individus par la langue de nos contemporains, lorsque le langage avait encore une fonction formatrice. Et pourtant, nous le disons aussi, ces mots ou ces concepts, appelez-les comme bon vous semble, sont fatalement un poids, et de vouloir soi-même s'alléger n'est autre qu'un processus naturel. Reste peut-être que, de fait, ce n'est pas par réaction instinctive que ce besoin sera satisfait, mais bien en le considérant honnêtement, en prenant conscience de ce poids que représente les mots. Ainsi, c'est encore le processus de l'observation qui est mobilisé, comme lorsque nous apprenions un mot, un concept. Grâce à cette qualité très simple et si précieuse pourtant, nous accordons à ce que nous portons mais ne nous appartient pas une présence, une conscience : ces mots sont là, mais ne sont pas de moi, ni à moi ; comment pourra-t-on dès lors s'en attribuer la procession, et assouvir grâce à eux, ce désir viril d'appartenance ? Si une présence au monde est non seulement possible, mais première, tout en s'édifiant grâce à la contribution des fruits interdits que porte mon bagage, il faudrait persévérer pourtant avec confiance en l'existence au-delà de ces mots, en tant que présence, existant, étant ; peut-être même que ma conscience d'étant n'est pas à reconnaître dans ces concepts, quand bien-même on nous y incita vivement, alors qu'enfant, l'individu est reconnu et applaudit lorsqu'il exprime un mot.

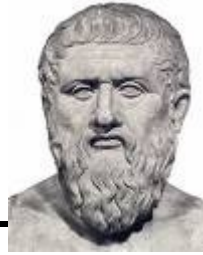
Pourtant, à la jonction entre l'expérience et l'élaboration du concept, du mot, là, s'établit la substance essentielle, celle dont, par nostalgie, nous fait peut-être nous cloîtrer dans le monde clos de notre trop lourd bagage. A la jonction, j'ignore ce qui se passe ; et c'est pourtant une expérience qui, en se répétant, m'assure de son importance et m'échappe toujours. Pas de mots ni de concepts ne pourraient exprimer ainsi le transport rafraîchissant, ni la présence au monde que j'ai à ce moment, encore moins le sentiment pénétrant de responsabilité qui me traverse alors. Il va sans dire que pour ces expériences singulières, afin de préparer cette rencontre dont l'imminence fait trembler, tous les concepts acquis sont déterminants, car ils orientent l'individu vers son objet d'attention, qui n'est autre que cet instant magique où il est l'expérience de sa pensée ; une pensée qui s'offre dans l'expérience, qui lui appartient étroitement, qui implique le sujet dans son environnement par le biais d'une énigme dont ses yeux ont percé la fantaisie.

Pourquoi évoquai-je les différentes langues, à l'orée de mon récit ? Ceux qui les manipulent l'auront sans doute compris : qui sinon la langue étrangère dont l'individu s'essaie à la sculpture, suscite cette expérience renouvelée de la pensée et de façon si expressive ? Alors, patiemment et avec émoi, nous pouvons retrouver les expériences singulières, celles qui découvrent ou expriment une énigme du monde, lorsque les mots et les concepts sont explorés nouvellement, lorsque par la lecture d'une phrase, de sa particulière construction, nous faisons une expérience native, toute différente de celle que nous pourrions faire de la semblable phrase en notre langue maternelle. Cela n'est pas attribué à ce que l'idée à laquelle renvoie cette pensée soit nouvelle, mais davantage à ce jeu, ce travail de la pensée qui défie les structures dans lesquelles ont la retient. Et l'émotion, le trouble assumé, est cette expérience qui rend à la pensée son originalité et sa plasticité.

Par la difficile acquisition d'une langue, nous nous accordons encore à susciter en nous une connaissance qui ne soit pas limitée à un référent dans quelque autre monde, mais à une source qui soit pour nous comme neutralisante, je veux dire par là qui nous accorde enfin de supporter de marcher en allant du regard au devant et non plus désireux sous le poids de nos acquisitions, d'aérer, de fouiller dans ce qui ne perdra son poids que si on l'ôte de ses épaules, pour aller au devant de l'expérience d'une connaissance vivante.

Il est fondamental de retrouver les valeurs spirituelles et morales de l'avenir, sans dogmatisme, sans sectarisme, surtout avec l'envie d'agir ensemble, peu importe que ces valeurs soient anciennes ou nouvelles, il faut qu'elles soient vivantes. On peut penser ce que l'on veut, mais pensons vraiment et ne laissons pas des choses, des gens ou des êtres penser en nous. Jose.

« **OU BIEN IL NE FAUT PAS PHILOSOPHER  
OU BIEN IL FAUT PHILOSOPHER ; S'IL FAUT  
PHILOSOPHER, IL FAUT PHILOSOPHER, ET  
S'IL NE FAUT PAS PHILOSOPHER, POUR  
MONTRER QU'IL NE FAUT PAS PHILOSOPHER,  
IL FAUT ENCORE PHILOSOPHER. »**  
(ARISTOTE, PROTREPTIQUE)



## Philosopher

### LE DON COMME INTENTION

*Jonas Lismont*

Qu'est-ce que le don ? Vu de l'extérieur : une personne donne de l'argent à une autre sans contrepartie. Il semble a priori qu'il s'agit d'un échange déséquilibré. C'est pour cette raison peut-être qu'il n'est pas facilement pratiqué. Je donne, mais qu'est-ce que je recevrai en retour ? Il semble y avoir un manque. Mais oublions l'idée de don, et faisons quelques observations sur les événements qui se présentent à nous dans la vie sociale, banale peut-être, mais pourtant tellement intéressante.

Je sors de mon appartement, je descends les escaliers, je me dirige vers la porte pour sortir dans la rue. Déjà la lumière extérieure m'éblouit à travers la lourde porte de verre et c'est presque par automatisme que mon corps commence à prendre de l'élan pour l'ouvrir. Je suis en cet instant dans un monde dominé par ma personne : mon but, c'est sortir ; un obstacle (la porte) s'oppose à mon projet mais je sais comment le surmonter. On peut dire qu'en ce moment je suis égoïste car je me préoccupe de ma personne, pour ma personne. Mais comment ne pas l'être : pourrais-je avoir de l'empathie pour les murs, le carrelage ou même pour mon image qui se reflète dans le miroir du hall ? Je suis seul au monde. Juste à ce moment, apparition soudaine de l'autre côté de l'obstacle que je m'apprêtais à affronter. C'est la jeune maman du 3<sup>e</sup> qui rentre avec son enfant dans un landau. Dès que j'ai compris cette apparition, dès que j'ai pu mettre l'idée « jeune femme fatiguée qui doit monter les trois marches avec un landau bien trop lourd pour elle » sur la perception de la silhouette qui me fait face, mon but égoïste (sortir de l'immeuble) s'est effacé instantanément et a laissé la place à un autre but, altruiste. Ce deuxième projet (aider la femme à monter le landau) est pour ainsi dire apparu sans mon activité propre, il est une sorte de réflexe, une réaction instinctive face à l'humanité de l'autre, face au monde habité d'autrui. Cet exemple ne veut pas montrer que le don (ici aide pratique) est, sous toutes ses formes, naturel, qu'il serait un instinct lié à nos habitudes de vie en commun ou à la politesse. Il veut seulement pointer le fait que lorsque je suis projeté dans le champ d'immanence d'autrui, mes propres buts peuvent s'effacer en moi pour laisser place à un projet qui servira les buts de cet autre. On peut ainsi conclure

qu'une certaine forme de don est consubstantiel à la vie en commun, donc consubstantiel à la vie de l'homme qui ne peut être pensé concrètement que comme ayant une existence sociale. Ne pas reconnaître la nécessité de cette forme de don spontané reviendrait à vouloir penser une société dont le fondement serait annihilée. Où resterait le champ social si l'espace indéterminé qui surgit dans une rencontre entre plusieurs personnes était balayé ?

Penchons-nous sur un autre type de don, sur celui qui nous intéresse plus particulièrement ici : le don prémédité, distant. Ce don s'effectue après réflexion, après calcul d'intérêt, après information. A-t-il une valeur réelle au sein de la société ou peut-il être remplacé par l'échange marchand ? Est-il plus qu'une simple bouée de sauvetage destinée à réparer les blessures ? Peut-il aussi construire ou est-il par nature destiné à devoir se contenter de servir à la reconstruction (en cas de catastrophe, de déficience de la société etc.) ?

L'argent considéré en soi est aveugle, il ne porte rien. Il est une potentialité d'achat, mais cette potentialité est humainement vide puisqu'elle ne porte aucun sens. Si je trouve par hasard quelques euros sur le sol, ils ne me diront rien parce qu'ils ne contiendront aucun sens. Le salaire que je perçois en échange de mon travail a déjà un certain sens : il dit « je suis là pour te récompenser ». Mais c'est un sens pauvre et stérile car il a été conféré par automatisme, sans aucune réflexion ou démarche créative. Lorsque je donne quelques centimes à celui qui mendie dans la rue, je fais un don de type « reconstruction ». Il y a une intention derrière la petite somme d'argent, celle de voir l'humain en question recouvrir quelque dignité. Mais dans ce type de don il n'y a pas encore d'intention constructive, tournée vers l'avenir. L'argent *peut* contenir ce sens riche et vivant, et c'est seulement à partir de là qu'il est vraiment argent. Faire un don, c'est encourager et soutenir. L'essence du don, ce n'est sa valeur monétaire, c'est l'intention humaine qui est sous-jacente. Lorsque je donne de l'argent à une initiative qui me semble juste de soutenir, c'est avant tout un message d'encouragement que je lui envoie. Ce message aura à la fois un contenu humain et un potentiel de réalisation pratique. « Votre initiative me semble juste, et je sais qu'avec ce geste je vous permets de faire exister votre projet sur le plan économique. Ce que je vous donne, ce n'est pas simplement de l'argent, mais une base solide pour que vous construisiez l'avenir suivant les principes que je crois avoir perçus dans votre action ». C'est cela, le don : à partir de *mon attention* à l'autre, lui permettre de réaliser *ses intentions*.

Contact pour toute information et pour adresser vos écrits:

**joseph.defeche@gmail.com**

## MANIFESTE POUR LA PHILOSOPHIE

JONAS LISMONT



**L**a philosophie, mère de l'Europe, semble de plus en plus reniée par ses enfants. Les valeurs du désintéressement, de la recherche de la vérité pour la vérité et de la rigueur conceptuelle laissent aujourd'hui de plus en plus la place à une question détournée de son sens proprement philosophique. L'antique questionnement du « comment vivre et selon quelle vertu » est trop souvent devenu un « comment vivre selon mes désirs, comment appréhender avec sérénité les échecs de ma vie », c'est-à-dire comme une interrogation dont la réponse doit être définitive et avant tout rentable. Ce retournement de la question est proprement dramatique puisqu'il implique nécessairement l'abandon des valeurs mêmes de la philosophie : elle est utilisée à des fins intéressées, la vérité ne semble finalement plus avoir une valeur qui vaille la peine d'être recherchée pour elle-même.

Le développement des sciences particulières peut laisser souvent penser que celles-ci pourront remplacer la philosophie. Or, on oublie sans doute que la philosophie est la seule à pouvoir *justifier* la pertinence et la validité des différentes sciences qui tentent d'expliquer le monde : parmi toutes les formes de pensée, elle est la seule à avoir la capacité de se retourner sur elle-même, à pouvoir être à la fois outil et objet d'un même questionnement. Elle est donc fondamentale vis-à-vis de toute démarche de connaissance : elle seule permet d'assigner *in fine* la validité du fondement même d'une compréhension du monde.

Certains prétendent plus ou moins implicitement que la valeur de la philosophie doit aujourd'hui être mesurée à l'aune de sa rentabilité. D'où tirent-ils la justification de ce reniement des fondements de notre civilisation ? Cette opinion diffuse a gagné les sphères dirigeantes de nos pays, et l'existence d'une certaine forme de recherche philosophique est gravement menacée. Face à cette tendance tendant à vouloir rendre la philosophie utilitaire ou même à la supprimer, nous plaidons pour la reconnaissance et le soutien de cette discipline en tant que science désintéressée, à laquelle nous devons tant et dont la disparition mettrait en cause la légitimité de la tentative, entreprise il y a si longtemps déjà, de faire triompher la vérité face à l'apparence et l'opinion.

*Note : ce manifeste a été rédigé dans le cadre des grèves qui ont plongé les universités françaises dans une agitation statique en 2008-2009. Son objet était de contribuer à une réflexion sur le problème universitaire tel qu'il se pose actuellement, ainsi que sur la signification du choix de celui qui décide d'étudier la philosophie.*

**Enfin, voici La Présente, réédité. Elle devait paraître plus tôt mais le travail a mis du temps à se mettre en route (problème technique). J'en suis navré. Mais passons là-dessus et concentrons nous sur l'avenir.**

**Je prie toutes les personnes intéressées de m'envoyer leurs écrits à l'adresse indiquée au haut de la page avant le 20 novembre 2009 pour participer à la création du prochain numéro:**

**« Michaël au pôle nord »**

**Il paraîtra pour l'hiver.  
Merci à tous, Joseph.**